

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

Prière instante à tous ceux de nos abonnés qui ont reçu des comptes d'arrérages en février dernier, de vouloir bien les solder sans délai.

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 176).

Comme il fallait se faire comprendre des nègres qu'on tirait d'Afrique au commencement de l'établissement de ces îles, nègres qui avaient un idiome propre suivant les contrées d'où on les avait tirés, on leur parla comme à des enfants, et ces noirs, au lieu de perfectionner ce demi-langage, comme le font les enfants en grandissant, le perpétuèrent entre eux, et finirent par en former une langue propre, que les blancs durent eux-mêmes employer pour se faire comprendre. Et encore aujourd'hui, quelle est la langue que les enfants des blancs apprennent en premier lieu ? Le patois ; par ce que les bonnes et les servantes ne parlent pas autrement. Plus d'une fois dans les familles que

j'ai visitées, j'ai été étonné en adressant la parole à des enfants de 4 à 8 ans, de voir qu'ils ne me comprenaient pas, tant que le père ou la mère ne leur eût répété mes paroles en patois.

Les prêtres dans les catéchismes, au confessionnal avec les enfants, sont souvent obligés d'employer ce langage, pour se faire mieux comprendre.

Ceux qui possèdent bien ce langage s'accordent à dire qu'il ne manque pas d'énergie, de piquant dans ses tournures, et même n'est pas dépourvu d'élégance chez les gens à parole facile. Il a été récemment régularisé et *grammatisé* par un certain Martiniquois; la poésie même ne l'a pas répudié.

Tous les verbes sont invariablement à l'infinitif, certaines particules servant à désigner les temps. Ajoutez qu'on ne prononce pas les *r r*, et que dans l'énonciation on emploie un accent particulier qui ne contribue pas peu à écarter davantage les étrangers. Notez encore que tous les vieux mots français qu'on trouve chez nos paysans canadiens, sont en honneur dans ce dictionnaire.

Ainsi on dira :

Je mange : *moé qua manger* ; j'ai mangé : *moé quai manger*.

Moé quai mangé pommes hiè : j'ai mangé des pommes hier.

Comment ou yé ? Comment êtes-vous ?

Ravet pas tini raison douvent poule. Le ravet (coquille) n'a pas toujours raison devant la poule ; en d'autres termes : la raison du plus fort est toujours la meilleure.

Gnon doigt pas ça pouend pices. Un doigt ne prend pas de puces.

S'ils veulent exprimer beaucoup, ils diront : *en pile, en pile* ; peu, *pas pièce, pas pièce* ; un peu : *un ti buin*.

Mais pour mieux faire apprécier ce langage de mes lecteurs,

je leur mettrai ici sous les yeux, une poésie d'un littérateur Guadeloupéen, en la faisant suivre de la traduction.

L'ÂME DE FEU BOULIQUI

(Conte Guadeloupéen)

*Gnon jou apoué midi, là-haut, dans ti Mihaut,
 Gnon jène homme fiscal qui té bhillé faraud,
 Té qua dandiné li mirant li dans la glace,
 Soué disant li té nobl' et soti dans grand race,
 Li té fier, mépouissant, rempli l'ambition,
 Pace li té tini gnon p'tit situation.*

*Gnon ti monte au gousset, gnon vié jiment Bonahangue,
 Qui té soti, yo dit, dans quiou à man Champagne,
 Poutant, grand-papa li, té gnon nègue hibo,
 Mengeur di caïman, coscaille et grignogo,
 Li té tini, jour-là, gnon belle déringotte,
 Beau velou noir autour, pa dessus la pagotte,
 Gnon gilet blanc piqué. Pendant bel mouché-là,
 Té qua faire li fier, tant com gnon grand pacha,
 Là, su quilotte à li, li péci gnon ti tache,
 Di poussière tout blanc, gros con gnon pistache,
 Li tiré gan à li, aussitôt li vouer ça,
 El fou gnon chiquinotte là sur tache là,
 Au coup, li tend soudain, gnon train con gnon tonnerre,
 Avec fouacas, vini faire trembler la terre,
 Et gnon petit bonhomme, espèce di zombis,
 Soti dans tache là, en pêtant des grands cris ;
 “ Ta faire moé ben mal ! Ta blessé moé dans l'âme,
 Li hêlé tout en feu ; foulcamp con gnon flassame.”*

*Pitit poussière là, bouge là té couché,
 C'était li papa-là qui voye effarouché,
 Not' hom là rété couac, quand l'aute disparaite,
 Con gnon voué concougaut ; et li trouvé li b'te,
 Quand il dit en li-même, avec l'esprit troublé :
 “ Mi moune ; c'est poussière au vent qui qua volé ! ”.....*

BAUDOT, dit FONDOC.

Traduction,

Un jour, après-midi, la-haut, dans le village de Mahaut,—
 Un jeune homme riche, cossuement vêtu,—Se dandinait en
 se mirant dans une glace.—Il était noble soi-disant et descen-
 dait d'une grande famille.—Il était fier, méprisant, rempli d'am-
 bition,—Parce qu'il avait une petite situation.—Une petite
 montre au gousset, une vieille haridelle bonne pour l'équarris-
 seur,—Qu'il était fils de madame Champagne.—Pourtant son
 grand père était un nègre ibos,—Mangeur de caïmans, de coquil-
 lages et de grignogo.—Il avait ce jour là une belle redingotte,—
 Avec pagottes en beau velours noir,—Un gilet de piqué blanc.
 —Pendant que ce beau monsieur—Faisait le fier, tout comme
 un grand pacha,— Sur son pantalon, il aperçoit une petite tache
 —De poussière blanche, large comme une pistache.—Il tire son
 gant aussitôt qu'il a vu cela—Et flanque une chiquenotte sur
 la tache en question.—Au coup, il entend soudain un bruit de
 tonnerre,—Venant avec fracas, faire trembler la terre,—Et un
 petit bonhomme, espèce de zombi,—Sort de la tache en pous-
 sant de grands cris.—“ Tu m'a fait grand mal ! Tu m'a blessé
 jusqu'à l'âme ! ” — Dit-il en fureur ; et il disparaît comme un
 éclair.

—Le brin de poussière que ce quidam avait touché,—
 C'était l'âme de son père qu'il avait effarouchée.

—Notre personnage resta coi, quand l'autre eut disparu—
 Comme on voit une coucouille (1).—Et il se trouva vain—
 quand il réfléchit dans son trouble : —“ Voilà bien l'homme ; un
 peu de poussière qu'emporte le vent.....

On dirait que les noirs ont horreur du bon langage, car
 dans les colonies anglaises de longue date, comme la Barbade,
 par exemple, les nègres ont un patois anglais, calqué sur celui
 du français, et tout aussi inintelligible pour les étrangers.

(1) Coucouille, mouche-à-feu.

Peu de pays, je pense, peuvent offrir une mosaïque aussi variée de population que Trinidad, car en addition aux espagnols, français, anglais, portugais, nègres et indiens qui forment la partie principale de cette population, il faut compter aussi les chinois, qui, importés comme cultivateurs, ont bientôt abandonné le travail des champs, pour se louer comme jardiniers ou se livrer à diverses petites industries.

En disant "indiens," j'entends les coolis ou habitants des Indes Orientales (1), car pour les indiens aborigènes, les anciens Caraïbes, ils sont entièrement disparus de Trinidad et de presque toutes les autres îles, à part la Dominique où il s'en trouve encore un petit noyau, comme je l'ai mentionné plus haut.

Par un acte d'humanité qui l'honore, l'Angleterre en 1834, décréta l'affranchissement de tous les esclaves de ses possessions d'Amérique, et depuis cette époque, et même plusieurs années auparavant, aucunes nouvelles recrues africaines ne sont venues s'ajouter aux noirs qui s'y trouvaient déjà. La population actuelle est donc la descendance des premiers esclaves qui se sont multipliés entre eux et se sont plus ou moins alliés avec des coolis ou des chinois, car pour des alliances légitimes avec des européens, elles ont toujours été extrêmement rares. Je dis alliances légitimes, car du temps de l'esclavage, là comme partout ailleurs, les jeunes esclaves ont toujours offert un puissant appas au libertinage de leurs possesseurs, si bien que la population actuelle est presque entièrement composée de mulâtres, et compte peu de familles de race noire pure.

Ces alliances irrégulières ont été tellement fréquentes, qu'elles constituent encore aujourd'hui la plus grande plaie dans la moralité de ce peuple, d'ailleurs sobre, paisible, frugal, et certainement religieux ; et cela dans toutes les Antilles. Sur douze, quinze baptêmes qui se font à Trinidad, à la Martinique

(1) Dans l'extrême Orient, comme au Japon, on entend par coolis, des hommes de peine.

etc., à peine 4 ou 5 sont légitimss. C'est à 3h. P. M. que se faisaient les baptêmes à Port-d'Espagne. Le prêtre en arrivant à la sacristie commence par enregistrer les noms. Il voit 4, 5 enfants qu'on présente. La première question est toujours celle-ci : cet enfant est-il légitime ? — Non, mon Père. Celui-ci ? non, mon Père ; celui-là ? non mon Père ; cet autre ? Oui ! mon Père, avec satisfaction. On n'en rougit pas ; on n'objecte pas à l'admettre. La chose est si commune, qu'il semble qu'elle n'a rien qui doive surprendre. Cependant, comme on est très avide d'éclat et d'honneur, les parents des illégitimes ont grand soin de ne jamais présenter leurs enfants qu'en compagnie des légitimes, afin d'avoir les honneurs de la cloche. Quatre, cinq voitures, le plus souvent à deux chevaux, détalent sur la place, au bruit étourdissant des cloches en mouvement, reste aux curieux à deviner auxquels dans le nombre s'adresse ce carillon.

Ce peuple est certainement religieux, il en a le sentiment, et ne rougit nullement de sa foi. Voyez les églises s'emplir, non seulement aux offices du dimanche, mais même aux messes sur semaine, aux prières de l'archiconfrérie etc. Que de fois j'ai été étonné et éliifié, en voyant de la fenêtre de ma chambre, ces noirs se découvrir en passant vis à vis la cathédrale, faire un grand signe de croix, et malgré le soleil brûlant de ces latitudes, ne remettre leur coiffure que lorsqu'ils avaient dépassé les limites du temple saint.

— Vous dites, mon Père, disais-je à un religieux, que votre peuple est religieux ; mais comment accordez-vous cela avec sa coutume de ne faire bénir les mariages qu'après quinze, vingt et trente ans d'union ? Le tiers de vos ouailles vit dans le concubinage ; où est leur religion ?

— C'est la grande plaie du pays, mais dans le fond, ces geus ont la foi et le sentiment religieux.

— Ne pouvez vous pas parvenir à abolir cette abominable coutume ?

—Nous y travaillons de toutes nos forces, sans pouvoir y gagner grand'chose.

—Quelles raisons donnent-ils pour s'excuser dans de semblables écarts ?

—C'est toujours le manque de moyens qu'on fait valoir pour satisfaire aux exigences de la coutume. Comme on est ici très avide de démonstrations pour les mariages, baptêmes et funérailles, il ne faut pas moins de \$150 à \$200 pour une noce ordinaire. Il faut couvrir la future de soie, la pourvoir de bijoux, s'habiller soi-même en drap fin, payer les voitures etc., et comme on n'a pas le gousset assez garni pour répondre à de telles dépenses, on remet la fête à une autre époque, en cohabitant ensemble en attendant, ou plutôt l'on s'autorise de la coutume pour mettre ainsi de côté les lois de l'église.

—Mais pourquoi ne pas les marier sans cérémonies, secrètement s'il le faut, même à leur domicile si nécessaire, pour mettre leur conscience en sûreté ?

—Oh ! c'est ce à quoi nous ne pouvons les amener, malgré toutes nos remontrances et sollicitations.

—Hé bien, mon père, je pense qu'il y a au fond une autre raison que celle qu'ils allèguent. On en a vu, m'a-t-on dit, qui, ayant fait bénir leur mariage après trente ans d'union, ne sont pas demeurés ensemble ensuite plus de quinze jours, incapables de s'accorder. Ne voyez-vous pas là le manque de confiance réciproque dans les engagements de part et d'autre ? et la large part qu'il faut faire au caractère de ces fils d'esclaves habitués à n'agir que sous le frein de la menace ? Avec cette union sans engagement, le mari se dit que s'il maltraite sa femme, elle s'enfuira ; et la femme de son côté, que si elle ne satisfait pas son mari, il la chassera. Mais du moment qu'ils savent que le lien est indissoluble, chacun veut faire valoir sa maîtrise, et l'accord n'est plus possible.

Je pense, en effet, d'après tout ce que j'ai pu connaître, que c'est là la raison capitale de ces unions illégitimes.

Mais ces nègres sentent tellement la réprobation de ces unions irrégulières qui avoisinent, avouons le, la promiscuité des sexes, que chez eux on ne tient pas compte de sa filiation, et que la plupart, surtout parmi les femmes, cachent avec soin leur nom; on en a même trouvé qui l'avaient perdu complètement.

Un médecin se rend un jour dans une campagne, pour la vaccination des enfants. Il rencontre une petite fille dans le cours de ses opérations, et s'adresse à celle qui l'avait amenée. La conversation est en anglais.

— *Are you this child's mother ?*

— *Yes, sir,—is me darter.*

— *What is your name ?*

— *Is my name ?*

— (Avec impatience étant à plusieurs milles de sa résidence et étant pressé par la faim) : *Yes, I ask you what is your name ?*

— (Avec hésitation) : *Dey does caal me Sal.*

— *Well, Sal what ?*

— (Avec assurance mais avec un soupçonneux coup d'œil sur tous ceux qui étaient là) : *Dey does allus' caal me Sal.*

— (Avec colère) : *Oh ! botheration, will you tell me your proper name or not ?*

— (S'approchant du docteur, avec répugnance, elle lui murmure dans l'oreille sur le ton le plus bas possible) : *Delphine Segard.*

— (Avec un dédain évident) : *Then why couldn't you say so ?*

Craignant que leurs noms n'évoquent quelques fâcheuses réminiscences, elles préfèrent les taire, et voilà comment il arrive que ces noms demeurent le plus souvent inconnus du plus grand nombre, et viennent parfois à se perdre complètement. Nul doute qu'avec une telle manière d'agir, bon nombre de

mariages ne soient canoniquement nuls par des empêchements de parenté qu'on n'a pas pris soin de découvrir.

Non, me disait un jour, un homme qui connaissait bien ces nègres, ce n'est pas là un peuple religieux, il conserve une certaine religiosité apparente, mais pour le véritable sentiment religieux, il ne l'a pas.

Je n'oserais, quant à moi, souscrire à un tel jugement ; je sais que ce peuple-enfant réfléchit peu, résiste difficilement aux idées qui ont cours chez lui, la paresse chez lui est aussi inhérente aux opérations de l'esprit qu'aux mouvements du corps.

J'ai précédemment mentionné, en passant, quelques unes des productions naturelles de Trinidad, je veux ici compléter la liste des principales.

Bien que Trinidad ne possède aucune mine de métaux précieux, elle renferme cependant des minerais qu'on pourra peut-être exploiter avec avantage plus tard. Le fer surtout paraît y être très abondant. Des échantillons tirés de l'île de Gasparillo dans le golfe de Paria ont donné 61.56 par cent de fer pur, et d'autres tirés de la vallée de Maracas 67.16 par cent !

L'or, l'argent, le cuivre, le mercure, l'étain, n'ont pas encore été signalés dans l'île.

Mais sa mine la plus précieuse et sa plus abondante est l'asphalte, qui s'y trouve en immense quantité, et dont la demande va toujours croissant tant sur les marchés d'Amérique que sur ceux de l'Europe. Les journaux de tous les pays ont mentionné tour à tour le lac de bitume ou d'asphalte de La Bréa, dans l'île de Trinidad, qui est une source abondante de revenu et qui paraît inépuisable. On en tire chaque année des milliers de tonnes et toujours la surface demeure la même. Ayant fait la visite de ce lac, je donnerai de plus amples explications sur ce qui le concerne, lorsque j'en serai rendu à le mentionner dans le journal que je poursuis de mes excursions dans l'île.

Il se trouve aussi des carrières de gypse très abondantes près de St-Joseph, mais on n'en a à peu près tiré encore aucun parti jusqu'à ce jour.

Peu de pays au monde peuvent égaler Trinidad pour la fertilité de son sol et la variété des cultures dont il est susceptible. Toutes les productions des régions intertropicales peuvent y réussir : la canne à sucre, le cacao, le café, le coton, le maïs, le riz, le tabac, l'indigo, les épices de tout genre. Même variété et même abondance pour les fruits, tels que : ananas, oranges, citrons, bananes, sapotilles, mangos, pastèques, pommes d'acajou, pommes de cythère, barbadines, ignames, grenades etc.

Et que d'autres cultures pourrait encore y faire prospérer l'industrie ! Les céréales, par exemple ; il suffirait d'en tenter la culture pour être sûr du succès. L'avoine que l'on fait venir de New-York ou des Provinces Maritimes, s'y vend d'ordinaire 4 gourdes le barril de trois minots. Nul doute qu'une telle culture ne puisse être très rémunérative si on la tentait.

Il en serait ainsi du blé.

On ne voit ni fraises, ni framboises dans ces îles. Le curé, de Roseau, dans la Dominique, fit venir l'année dernière des plants de fraisiers et en planta un carré de son jardin, et dès la première année il eut une récolte très satisfaisante.

Mais il en est ici comme partout ailleurs, la routine exerce un empire souverain qui paralyse tout progrès. La culture de la canne à sucre a été autrefois très rémunérative, et on s'est voué presque exclusivement à la canne à sucre. Le cacao, le café, le coton, le riz, ont été à peu près abandonnés pour livrer tous les champs à la canne à sucre.

Ce n'est pas le nègre avec la paresse qui le caractérise et son quasi mépris pour les aisances de la vie, qui cherchera à améliorer sa position par quelque industrie nouvelle. Pour lui, pourvu qu'il puisse se remplir le ventre, peu importe la qualité des aliments ; il fait sans peine le sacrifice de ses goûts, devant les labeurs nécessaires pour améliorer sa position. Et les blancs,

propriétaires d'usines et de terrains, trouvant leur affaire—ils sont d'ailleurs tous riches—dans la culture de la canne, ne songeront nullement à porter leur vues ailleurs.

Mais voici que la betterave, qu'on cultive aujourd'hui sur une vaste échelle en Europe, menace de supplanter la précieuse canne. Le sucre a déjà subi une baisse considérable. Aussi commença-t-on à s'allarmer dans les îles. Et n'étaient les bas prix avec lesquels on s'assure le travail des nègres, la concurrence deviendrait impossible. Un propriétaire d'usine me disait que l'an dernier sur une expédition qu'il avait faite à Londres, il n'a pu obtenir que \$2 par barril de 196 livres de sucre. Nulle culture ne peut devenir payante à ce prix. Aussi songe-t-on, depuis quelques années, à faire une plus large part à la culture du cacao. Nul doute qu'on en fasse autant pour le café dont les produits de Trinidad jouissaient déjà d'une excellente réputation en Europe.

On a aussi tenté la culture du thé ; mais était-ce dû à la préparation, bien qu'on eut des chinois pour l'opération, on n'a pas été satisfait du résultat. Les quelques pieds que j'en ai vus au jardin botanique paraissaient cependant forts et vigoureux.

Trinidad avec une population de 172,000 âmes, n'a cependant pas de gouvernement représentatif. Et ce qui est encore plus surprenant, c'est que le peuple ne veut pas en avoir.

Une commission royale, sur requête d'un certain nombre d'habitants, demandant cette forme de gouvernement, a siégé pendant le séjour même que j'ai fait dans cette île, et une très grande majorité des personnes entendues s'est prononcée contre, préférant l'état de choses actuel.

Le gouverneur qui est nommé directement par la reine, se choisit six conseillers parmi les personnes les plus notables de la colonie. Ce conseil siège une fois par mois, et tous ceux qui ont des pétitions à présenter, sont admis à les faire valoir.

C'est à peu près comme un conseil municipal. Comme tous, gouverneur et conseillers, sont animés du véritable patriotisme, c'est-à-dire, veulent avant tout le bien du peuple et le progrès de la colonie, les affaires publiques sont conduites avec sagesse et une extrême économie, et l'on ne désire rien moins que le changement d'un tel état de choses.

On ne connaît point là le favoritisme indu, les positions lucratives sont peu nombreuses, et petit aussi est le nombre des personnes qualifiées pour les remplir. Le mérite réel est le seul appoint pour les nominations aux emplois ; on ne connaît là ni *bloodage*, ni entremetteurs, ni *graisissage*. Il serait difficile de trouver un gouvernement plus économique. Cependant les améliorations publiques ne sont pas négligées ; le commerce, l'agriculture, l'éducation sont protégés. Sans viser au grandiose, les édifices publics sont convenables, des ponts nécessaires sont jetés sur les rivières, les routes sont en bon état. Le gouvernement possède un chemin de fer de Port-d'Espagne à St-Fernando, 32 milles, et doit prochainement le pousser plus loin. L'exploitation du lac de bitume de LaBréa, donne de l'emploi à un grand nombre d'ouvriers en même temps qu'elle est un ressource précieuse pour la colonie, etc.

Comme j'exprimais ma surprise à l'un des témoins de la commission royale, de ce que l'on préférerait l'état actuel à un gouvernement représentatif, vous aimez donc mieux, ajoutai-je, vous faire gouverner par un autocrate, qui vous impose sa volonté, plutôt que d'avoir voix au conseil de l'autorité qui vous régit ?

— Votre surprise, repliqua-t-il, vient de ce que vous nous prenez pour un peuple homogène, comme le sont la plupart des habitants des autres contrées. Mais il faut compter ici avec les éléments hétérogènes dont se compose notre population. Voyons quels sont ceux qui se partageraient l'autorité, si nous avions un gouvernement représentatif. Il va sans dire que n'ayant aucun attrait pour le communisme, il faudrait proscrire

le suffrage universel. En exigeant une qualification foncière de la part des représentants, vous écarterez du coup les trois quarts des nègres, qui ne sont pas propriétaires, resteraient les créoles avec les coulis ; or vous savez que les créoles sont très peu nombreux, et la plupart des coulis sont propriétaires. Car à l'expiration du terme de leur engagement de cinq ans, la plupart, d'après la convention stipulée d'avance, préfèrent recevoir la moitié du prix de leur retour aux Indes en argent et l'autre moitié en terres pour se fixer dans le pays. Ce sont donc ces derniers, les coulis, qui par leur nombre, auraient le haut du pavé dans notre législature. Les créoles de la Martinique, de la Guadeloupe et des autres colonies françaises, se plaignent d'être à la merci des nègres par le suffrage universel, ce serait bien pis pour nous, nous serions à la merci des coulis, c'est-à-dire gouvernés par des mahométans, des bouddhistes et autres payens.

—Mais sous une autocratie telle que celle qui vous régit, ne craignez-vous pas des abus d'autorité parfois ?

—Toute médaille a son beau côté et son revers, et, somme toute, nous pensons qu'il vaut mieux pour nous conserver l'état de choses actuel. Nous avons d'ailleurs recours à l'Angleterre lorsque nous nous trouvons lésés par l'autorité.

Il n'y a encore que quelques années qu'un conflit s'étant élevé entre le gouverneur et notre arpenteur général, M. Devenish, celui-ci fut sommairement destitué et mis à la retraite avec une pension de \$150 seulement par année, lorsque d'après la loi, il avait droit à \$800. Il porta aussitôt sa plainte en Angleterre ; sa juste réclamation fut écoutée, le gouverneur fut aussitôt rappelé, et on répara l'injustice commise à son égard.

Sans doute que dans une colonie comme le Canada où nous jouissons d'une quasi indépendance, où le parlementarisme est depuis longtemps inféodé, il serait impossible de revenir à cet état de simplicité dont j'ai admiré le fonctionnement plus d'une fois ; d'ailleurs le nombre de notre population, son homo-

générité quant à ses besoins et à ses aptitudes, et son degré de civilisation, exigent des rouages beaucoup plus compliqués pour son gouvernement, mais sur plus d'un chapitre nous pourrions aller demander à cette colonie de nègres des exemples de sage administration, et surtout d'une économie réellement avantageuse au peuple. L'éducation peut nous en fournir un exemple.

L'éducation tant supérieure que primaire et secondaire est sur un très bon pied à Trinidad.

Trinidad possède trois collèges pour l'éducation supérieure, dont le principal est celui que dirigent les Pères du Saint-Esprit, comprenant d'ordinaire de 220 à 250 élèves. Le second est le collège Bolivar, de langue espagnole; la population parlant cette langue est assez peu considérable dans l'île, mais, chaque année, un certain nombre d'élèves vient de la terre ferme se joindre à ceux de la colonie. (1) Enfin vient en troisième lieu le *Queen's Royal College*, de langue anglaise, qui donne aussi des cours classiques.

Ce nombre de collèges pourrait être nuisible, sous un certain rapport, eu égard à la population totale, si, comme en Canada, on était épris d'un certain engouement pour les études classiques. Mais tous ces collèges ont des cours supplémentaires pour l'éducation secondaire, qui peut convenir aux situations administratives ou au commerce dans la colonie, et le nombre d'élèves qui poursuivent les cours jusqu'aux classiques latins et grecs est toujours assez restreint.

Mais les cours classiques ordinaires n'étant pas généralement suffisants pour ceux qui aspirent aux professions libérales, le gouvernement s'est encore astreint à pourvoir à ce qui manquait sous ce rapport.

Chaque année, d'après un programme connu d'avance, des concours ont lieu entre les trois collèges, et les quatre élèves qui ont obtenu le plus grand nombre de points dans ce

(1) Le collège Bolivar reçoit aussi une subvention du gouvernement du Vénézuéla.

concours, sont gratifiés d'une pension de £150 pendant trois ans, pour aller suivre en Angleterre, les cours des hautes études ; ils en reviennent toujours avec les diplômes de docteurs en droit, en médecine ou en génie civil, et peuvent aspirer aux plus hauts emplois civils dans toutes les possessions de l'empire britannique. Il faut voir quel zèle et quelle application déploient les élèves pour ce concours annuel. Aller passer trois années en Angleterre aux frais du gouvernement, est aussi un appoint bien capable de stimuler des jeunes gens pour s'appliquer à l'étude et l'emporter dans cette lutte. L'an dernier les PP. du Saint-Esprit fournissaient deux lauréats sur les quatre. Si nos gouvernements parvenaient à s'affranchir de la quasi nécessité d'enrichir leurs supports pour se maintenir au pouvoir, c'est par dizaines qu'on pourrait porter les talents supérieurs, mais privés de fortune, à parfaire leurs études pour le plus grand avantage de la communauté.

L'éducation des filles est dévolue aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont j'ai déjà parlé plus haut. Confier l'éducation des personnes du sexe à des religieuses, c'est dire de suite qu'elle est éminemment chrétienne, convenable, suffisante, et bien propre à faire reposer le plus grand espoir dans la génération future pour le progrès bien entendu.

Les Sœurs dominicaines donnent aussi une excellente éducation aux orphelins dont elles ont la charge.

* * *

L'orphelinat du P. Forestier. — Fruits nouveaux. — Chasse aux insectes. — M. Devenish. — Chasse aux mollusques des plus faciles. — Excursion à St-Fernando. — M. le curé Maingot ; son personnel. — LaBréa ; le lac de bitume ; dîner de gourmet dans une hutte ; chasse aux mollusques ; un crustacée. — Les Sœurs de St-Joseph ; une liane étonnante. — Insectes lucifères, mollusques. — A la Pointe-à-Pitre avec M. Osenda. — Une usine à sucre, ses diverses opérations. — M. Hawkins, sa résidence. — Une belle cigale. — Retour à Port-d'Espagne.

Mercredi, 18 avril. — Conduits par le P. Mannès, nous

allons ce matin visiter l'orphelinat que tient le P. Forestier, avec un dévouement que rien ne saurait décourager.

—Combien avez-vous d'orphelins sous vos soins, demandai-je au P. Forestier ?

—Le gouvernement, répondit-il, paye pour soixante, et j'en ai soixante-quatorze.

—Mais qui pourvoit aux dépenses de ces 14 surnuméraires ?

—Moi-même, avec mes industries à solliciter des secours.

Le bon Père, contre l'usage des autres dominicains, porte la barbe. Avec cette épaisse barbe blanche, par sa taille et même par quelques traits de sa figure, je lui trouve une ressemblance frappante avec le Frère Liévin, le franciscain de Jérusalem qui dirige les pèlerins dans la visite des Lieux-Saints. Plus encore que le dernier, c'est un type dans des allures qui lui sont propres.

Par économie, il se fait instituteur de ses enfants. Nous avons assisté à une leçon d'hindoustani qu'il donnait à ses élèves de cette langue. Par dévouement, il s'est astreint, malgré ses soixante ans, à apprendre cette langue difficile, pour sauver le traitement qu'il était obligé de faire à un instituteur couli. Il a eu le bonheur de convertir au catholicisme, le bouddhiste qu'il employait ainsi tant pour sa propre instruction que pour celle de ses élèves. Voyez-le, toujours armé de sa verge, et feignant une sévérité outrée, entouré de ses marmots, près du tableau noir, leur faisant donner l'explication des caractères hiéroglyphiques déjà tracés, ou leur apprenant à en tracer eux-mêmes. Ne faut-il pas un dévouement sublime pour s'astreindre à son âge, à une besogne si ennuyeuse et si fatigante ?.....

Mais voici les 4 h. de l'après-midi arrivées, il faut aller aux provisions pour le lendemain, il faut pourvoir aussi à un pantalon pour l'un de ses quatorze ou à une chemise qui manque à un autre. On ne parle pas des chaussures, car elles ont été supprimées totalement.

(A suivre).

TABLE ALPHABETIQUE

Des nom de genres et d'espèces mentionnés dans ce volume.

<i>Acajou à-pommes</i>	121	<i>Hibiscus</i>	119
<i>Adiantum capillus-Veneris</i>	41	<i>Icica heptophylla</i>	83
<i>Agoutis</i>	127	<i>Ignana delicatissima</i>	74
<i>Am ryllis reginæ</i>	78	<i>Ketmies</i>	119
<i>Amherstia</i>	156	<i>Lachesis mutus</i>	146
<i>Arbre à-l'encens</i>	83	<i>Larmes-de-Job</i>	84
" <i>du-voyageur</i>	45	<i>Laurus cinnamomum</i>	155
<i>Areca oleracea</i>	24	<i>Madrepora aspera</i>	102
<i>Argonota argo</i>	9, 11	<i>Mangifera indica</i>	135
<i>Aroucou</i>	83	<i>Mangos</i>	135
<i>Avocetier</i>	100	<i>Melocactus</i> ..	28
<i>Bacillus kumma</i>	2, 5	<i>Muscadier</i>	158
<i>Banyan tree</i>	27	<i>Myristica aromatica</i>	158
<i>Buliminus octona</i>	134	<i>Nymphæa adorata</i>	35
<i>Buliminus marielinus</i>	55, 32	<i>Oreodoxa regia</i>	24
<i>Cabbage palm</i>	24	<i>Orties de mer</i>	9
<i>Carica</i>	51	<i>Paille-en-queue</i>	7
<i>Caryophyllus aromaticus</i>	84	<i>Pelecanus fuscus</i>	35
<i>Cashew</i>	120	" <i>onocrotalus</i>	36
<i>Cassuvium pomiferum</i>	120	<i>Persea gratissima</i>	100
<i>Caulastræa furcata</i>	104	<i>Phæton æthereus</i>	7
<i>Clous de girofle</i>	85	<i>Pilea microphylla</i>	40
<i>Cocos nucifera</i>	125	<i>Pithecolobium saman</i>	154
<i>Coffea arabica</i>	156	<i>Pomme d'acajou</i>	120
<i>Coix lachryma-Christi</i>	84	<i>Pope's head</i>	27
<i>Cow tree</i>	149	<i>Rain tree</i>	149
<i>Cypræa clandestina</i>	46	<i>Rana gigas</i>	59
" <i>exhantema</i>	46	<i>Scarabæus hercules</i>	47
<i>Cystignathus ocellatus</i>	59	<i>Serpent jaune des Antilles</i>	76
<i>Dasyprocta agouti</i>	127	<i>Strombus gigas</i>	31
<i>Disdercus suturalis</i>	57	<i>Swietenia mahogani</i>	120
<i>Elaps corallinus</i>	146	<i>Tête d'anglais</i>	28
<i>Erythrina corallodendron</i>	57	<i>Ti'iris</i>	110
<i>Eunectes murinus</i>	146	<i>Trigonocephalus lanceolatus</i>	76
<i>Euryale amazonica</i>	40	<i>Turbo undulatus</i>	29
<i>Exocetus exiliens</i>	8	<i>Urania speciosa</i>	45
" <i>volitans</i>	8	<i>Vautour corbeau</i>	121
<i>Fer-de-lance</i>	76	<i>Victoria regia</i>	38
<i>Ficus indica</i>	37	<i>Water lily</i>	58
<i>Fountain shell</i>	27		

ERRATA

Page 28 ligne 5 du bas, au lieu de rive, *lisez* rue.

- | | | |
|-------|--------------|--|
| " 32 | " 5 du haut, | " trombes, <i>lisez</i> strombes. |
| " 55 | " 5 du bas, | " pas " par. |
| " 100 | " 9 du haut | " Nies " Nees. |
| " 137 | " 5 " " | " relieuscs " religieuses. |
| " 138 | Note | " C. F. Sirois " L. J. P. Sirois, |
| " 160 | " 6 du bas | " feigneur en seignant, <i>lisez</i> : seigneur en feignant. |